

PORTRAIT D'UN ACCUEIL JEUNES

Fragments, discussions, observations.



Martignas-sur-Jalle, derrière le Centre social.

SOMMAIRE

Introduction : ils étaient si mignons....	3
La leçon de Marc	4
L'animation en trois dimensions	6
L'art de laisser venir.....	8
Ce qui se joue du côté du public	10
Besoins psychologiques et autodétermination	10
La théorie de l'autodétermination	11
Ce qui se joue du côté des animateurs	12
Passer doucement de l'encadrement à la responsabilisation	14
Les activités classiques - Entretien avec Mathis	14
L'animateur-éducateur.....	17
Quand un nouveau groupe arrive	17
De l'attention flottante	18
Un travail maïeutique constant.....	19
Les activités atypiques - Entretien avec Mathis	20
Équilibrer la balance des besoins	22
Élaborer / Incorporer	23
L'art d'aller chercher les jeunes	24
Créer un milieu éducatif ouvert	27
Conclusion : L'animateur est un chercheur	29
Et la caravane ?	29
Une enquête permanente.....	31
Etes-vous prêts ?	32

INTRODUCTION : ILS ETAIENT SI MIGNONS....

L'adolescence signifie souvent la fin de la docilité face aux formes traditionnelles d'encadrement et représente une période qui ouvre davantage au jeu de la transgression, de la négociation avec les adultes, au plaisir des activités autonomes entre pairs. Si les parents redoutent ce passage, les institutions chargées d'accueillir la jeunesse sur ses temps de loisirs ne le redoutent pas moins. Alors que les Centres de loisirs continuent peu ou prou à se remplir, les « accueils jeunes » pour lesquels ces structures sont également financées connaissent des chiffres de fréquentation souvent faméliques.

Trop jeunes pour ne plus être dans le circuit du loisir éducatif mais trop vieux pour être « contenus » dans des dispositifs auxquels ils n'adhèrent plus, notre conviction n'est pas qu'il existe une pédagogie spécifique aux adolescents mais plutôt que leur liberté nouvelle fait échouer les formes convenues dans lesquelles, en tant qu'enfants, ils avaient l'habitude d'évoluer sans discuter. En quelque sorte, ils useraient d'un droit nouveau que possède tout individu à partir de cet âge (et pour toute sa vie), le droit à se déterminer lui-même dans son temps libre.

Comment composer avec ce désir de liberté et ce besoin de distance ? Comment en jouer pour maintenir des liens entre jeunes et adultes ? Il est en effet paradoxal et certainement même regrettable de voir une majorité d'adolescents tourner totalement le dos aux institutions éducatives, à un moment de leur vie où la présence de tiers adultes, hors de la sphère familiale et scolaire, pourraient constituer des soutiens forts utiles.

Pour répondre à une partie de ces questions, nous avons décidé de nous intéresser à un lieu dans lequel les choses semblent plutôt bien fonctionner, un lieu dans lequel tout n'est pas réussi, bien évidemment, mais où l'essentiel semble avoir été atteint : un « accueil jeunes » investi par les adolescents, animé par un collectif de professionnels et de bénévoles qui, bien que fiers de leur résultats et conscients des postures nécessaires pour y parvenir, sont cependant lucides sur les limites de leur travail.

À travers une série d'entretiens et quelques analyses succinctes, nous vous proposons donc de découvrir cet endroit et de souligner quelques raisons majeures qui expliquent cette réussite.

Nous avons réalisé ce document avec un parti-pris formel : celui de la personnification. Il s'agit en effet de découvrir un accueil-jeunes et son fonctionnement à travers les propos de son animateur, Samir, qui raconte son travail et ceux d'un jeune, Mathis, qui parle également de ce qu'il y vit. Nous avons volontairement mis en retrait les collègues, le directeur et les bénévoles du Centre car rendre compte de la complexité des relations, de l'histoire et des nombreuses décisions qui ont permis à ce projet de se déployer aurait demandé un effort bien supérieur pour un résultat peut-être moins digeste à la lecture.

Cet écrit, financé par la Fédération des Centres sociaux de Gironde, se veut un encouragement, une stimulation pour le réseau des Centres sociaux et ses partenaires, une invitation à revisiter, à l'aide d'un outil pragmatique, la question de l'accueil des jeunes.

C'est une histoire de colo qui m'a permis de comprendre ce que je ne savais pas faire avec les adolescents. Et plus qu'une histoire, c'est même une leçon, une de mes plus belles leçons d'animation.

Lors d'un séjour d'été dont le thème est « moto-cross et 4X4 », organisé par le richissime comité d'entreprise EDF, quarante jeunes, presque exclusivement des garçons de dix-sept ans, débarquent en Picardie, dans un lieu de séjour en bordure d'un circuit de motocross. Les semaines sont remplies d'activités de sports mécaniques mais il reste deux demi-journées de libre : l'une dévolue à des « quartiers libres », l'autre étant sensée être celle dans laquelle nous leur proposons des activités.

La première semaine, nous proposons des ateliers de bricolage et de photographie et nous ne trouvons quasiment aucun adolescent volontaire : ils se moquent de nous, nous expliquent qu'ils ne sont plus au centre aéré, que ce n'est plus l'heure de la « pâte à sel » et qu'ils ont juste envie de « glander ». La seconde semaine, nous re-tentons et nous re-échouons à mobiliser un groupe un tant soit peu significatif. Nous récupérons les quelques filles et surtout de nouvelles vanes.

L'équipe change en partie à mi séjour et Marc, un nouvel animateur, arrive. Il souhaite proposer aux adolescents de construire des boomerangs ; il a emmené tout son matériel. Nous le prévenons et lui expliquons nos échecs successifs, y compris pour des activités qui nous paraissaient attractives pour des ados. Nous avons décidé en effet de ne pas insister et de leur laisser une seconde demi-journée libre.

Malgré nos explications, il insiste pour essayer et nous annonce : « Vous verrez, je suis sûr d'en avoir un bon paquet avec moi. » Un peu étonnés de ses certitudes et franchement dubitatifs, nous le laissons faire en attendant qu'il se plante.

Le jour j, à 13h45, alors que tout le monde sort du repas et s'installe devant le grand bâtiment en mode « café/clopes », Marc arrive et s'assoie à une table, tout seul. Sans ne rien demander à personne, il sort une planche de bois, une ou deux petites scies, des limes, et un boomerang qu'il a déjà réalisé. Il commence à faire des tracés sur sa planche et deux jeunes viennent voir ce qu'il fait.

- Tu fais quoi là ? demande l'un d'eux.
- Un boomerang, répond-il.
- Tu sais faire ça toi ?
- Ben oui.

Il ne les regarde pas ; il continue son tracé.

- Y'a moyen qu'on te taxe celui-là pour voir comment il marche ?
- C'est un de mes préférés. Vous pouvez l'essayez mais pas plus de 5 minutes. Si vous me l'abîmez, je « vous tue ».

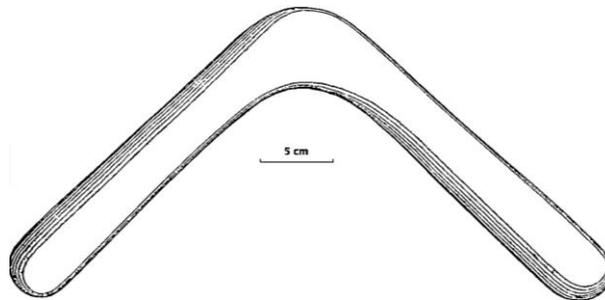
D'autres se sont approchés. Les premiers partent avec le boomerang et reviennent 10 minutes après.

- Putain, c'est chaud à utiliser ton truc, ça défonce les doigts... Y'aurait moyen d'en faire un en fait ? T'en fais un pour nous ?
- Non, j'en fais un autre pour moi mais si tu veux, je te montre comment t'en faire un.

Le second groupe part essayer le boomerang. D'autres jeunes arrivent. À la fin de la journée, la moitié du groupe est au travail ; une autre partie observe.

L'activité durera toute la fin du séjour.

Mais si Marc avait publiquement pris la parole pour proposer son activité, que se serait-il passé ? Il aurait eu peut-être quelques volontaires. Mais comme il nous l'a expliqué ensuite, il a testé les deux formules. Et les résultats sont évidents et vont tous dans le même sens : il vaut mieux ne rien demander et ne rien attendre. C'est le fait de s'impliquer et de faire soi-même qui va générer la curiosité et le mouvement – ce qui n'est pas la même chose que d'« entrer dans une activité » proposée. Ce que fait Marc consiste à transformer l'espace en y ajoutant une nouveauté : un animateur qui fabrique quelque chose et on ne sait pas ce que c'est. En s'impliquant sans rien demander, il renverse la proposition : ce n'est plus l'adulte qui demande des volontaires pour « remplir son activité », ce sont les jeunes qui prennent l'initiative. Il déjoue ici l'ordre dans lequel les adolescents ne veulent plus entrer : faire des activités parce qu'il faut en faire et rentrer dans une case.



J'ai utilisé cette leçon, ce récit dans de nombreuses formations consacrées à la mobilisation des publics, car ce qui est valable pour des adolescents est valable pour tous les publics qui disposent de liberté : ceux que j'appelle les publics non-captifs. Ils le sont en effet, dans la mesure où ils ne sont pas tenus de participer, ni par obligation contractuelle ni par loyauté.

Ici le principe qui est en jeu est simple : toute personne qui se voit sollicitée, qui sent une attente chez l'animateur, aura tendance à décliner, à passer son chemin ou au mieux à se sentir méfiante. À l'inverse, ne rien dire et faire soi-même quelque chose s'avère infiniment plus rassurant et plus engageant pour le public.

Dans un premier temps en effet, celui-ci observe puis s'interroge et enfin, décide de son propre chef d'en savoir plus et de s'approcher : c'est à lui que revient l'initiative.

Je rencontre Samir en octobre 2016. Il est animateur embauché au Centre social de Martignas-sur-Jalle depuis quelques mois. On ne s'est jamais vu, on ne se connaît pas. Il m'explique avoir lu un de mes document écrit quelques années auparavant et avoir énormément « percuté » sur un texte intitulé « La leçon de Marc ». Il ajoute s'en être inspiré pour se lancer dans un chantier de construction de meuble en palettes devant le Centre social.

Ce type de projets – la construction de mobilier en palettes – est à la mode depuis quelques temps dans de nombreux centres sociaux, comme on a vu précédemment se répandre d'autres pratiques : des réseaux d'échanges de savoirs il y a 20 ans, des jardins partagés il y a dix ans, des épiceries sociales ou du tricot pour tronc d'arbres plus récemment... Et l'on sait bien cependant que les dispositifs ne garantissent rien en termes de résultats.

C'est pourquoi je reste poliment sceptique lorsque Samir me présente son initiative. Le questionnant brièvement sur sa démarche mais surtout sur ses résultats, je vais être surpris.

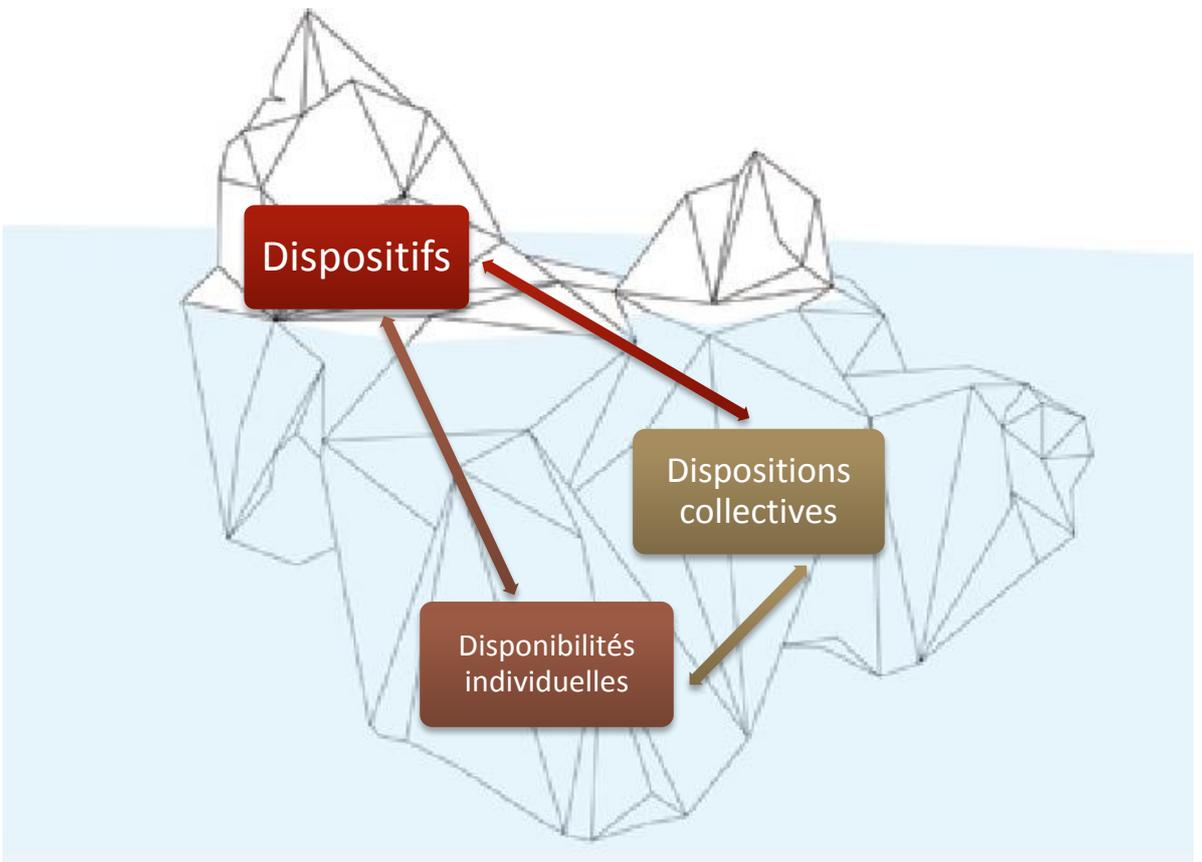
En réponse à mes questions, il fait en effet un point rapide sur le nombre de personnes touchées par son action de l'été : une vingtaine de préados/ados et quelques adultes ont été « attrapés » durant cette période, quelques filles au passage, un groupe mouvant mais qui n'a cessé de grossir et qui se revoit en bonne partie depuis la rentrée. Il me confie cela avec une nonchalance, un sourire et un air d'évidence qui me sidère. Je suis d'autant plus intrigué que Samir, la vingtaine, vient juste de débiter dans l'animation (c'est son premier poste). Sa manière tranquille, assurée d'évoquer ces projets détonne. Il vient, en un été - celui de sa prise de fonction - de constituer un collectif de jeunes et de développer un processus dont n'osent même pas rêver la plupart des centres sociaux. Et il ne semble pas vraiment bien mesurer sa réussite.

Je lui propose alors qu'on se revoie pour faire un entretien approfondi car cette réussite quantitative ne peut guère venir de la chance ou du hasard : contrairement aux habitants qui peuvent se sentir seuls au point de fréquenter une structure sans attrait et aux enfants qui ne choisissent pas encore leurs activités, les adolescents font ce qu'ils veulent de leurs temps libre. S'ils sont là en nombre, c'est que « quelque chose se passe ». D'ailleurs, ce n'est pas le travail sur le mobilier en palette qui a pu provoquer cette participation, car ce ne sont jamais les dispositifs qui sont compétents, jamais.

Dans un article passionnant, le sociologue Pascal Nicolas-Le Strat¹ explique bien ce qui permet à un dispositif de fonctionner correctement : il faut lui associer des dispositions, c'est-à-dire des postures décidées collectivement et qui décrivent de manière explicite la manière dont on interprètera le dispositif, « comment on agira et comment on ne devra pas agir » mais il faut aussi des disponibilités personnelles chez les animateurs, des aptitudes qui permettent de tenir ces postures. Ainsi, à l'instar des icebergs, sous les dispositifs qui émergent, se trouve la part immergée qui fait tenir, flotter et avancer l'édifice, la part primordiale du travail que constituent précisément ces dispositions et ces disponibilités.

C'est cette vision en « 3D » que je vous propose de partager au long de ce document.

¹ Pascal Nicolas-Le Strat « De la fabrication institutionnelle des impuissances-à-agir au développement d'un empowerment », <http://blog.le-commun.fr/?p=693>



Jérôme : Tu peux me résumer le point de départ de ton action de l'été ?

Samir : C'était un projet ateliers de bricolage, avec des palettes. L'idée c'était de tester, de commencer avec qui voulait puis de voir si ça en faisait venir d'autres. Et puis, tous les jours, on a vu des jeunes s'approcher, regarder, certains nous aider. Et ces meubles en palettes nous ont pris une partie de l'été. À la fin, il y avait un groupe important.

J : Combien ?

S : Je ne sais pas, ils n'étaient pas là tous en même temps mais je dirais une vingtaine.

J : Et combien au départ ?

S : Pas beaucoup. Ils étaient 4 ou 5.

J : Mais comment tu t'y es pris exactement ?

S : Je me suis mis devant le Centre et j'ai commencé, sans rien demander, sans rien attendre. Il y avait juste ce tout petit noyau et un intervenant pour le côté plus technique.

J : Et...

S : Et puis il y a eu un jeune qui est venu, puis un autre, quelques-uns qui connaissaient déjà le Centre. Et puis avec le chantier, des plus vieux sont venus : des 16-17 ans et puis aussi de jeunes adultes.

J : Mais toujours sans rien proposer, sans aller les chercher ?

S : Non, non, tu restes là, tu fais tes affaires et ceux qui passent devant, une partie s'arrête. On a même eu des papas qui sont venus avec leurs outils. En fait, au bout d'un moment, tu ne comptes plus, tu ne regardes plus vraiment parce qu'il y a du monde. Ça circule, ça bouge, c'est vivant, et c'est ce côté vivant qui attire le monde. Quand tu as su créer une ambiance avec un peu de monde, que ça rigole, que ça circule, les jeunes qui passent le sentent et ça les motive pour venir voir de plus près.

J : Tu veux dire que c'est l'ambiance qui compte davantage.

S : C'est ça, ils n'ont pas envie de se sentir encadrés dans une activité ; ils ne sont plus intéressés par cette relation de contrôle, de surveillance, même quand c'est fait gentiment... Et comme ils peuvent entrer ou sortir, rester cinq minutes ou trois heures, c'est eux qui décident. L'été, quand on bricole dans le jardin en face du Centre, il y a un côté familial, sans prise de tête, avec un mélange d'adultes, d'ados, de préados, de professionnels ou de bénévoles. Au bout d'un moment, tu ne vois plus la différence. Des fois, les adultes restent juste à discuter tranquillement et c'est les jeunes qui bossent tout seuls, des fois c'est l'inverse, et souvent on se mélange.

J : D'accord, je vois ce que tu veux dire. En fait, c'est le type d'activités dans lequel on cloisonne peu, à la fois au niveau de l'espace utilisé mais aussi des âges.

S : Oui. Et même le fait de voir des filles avec une perceuse ou une ponceuse, je pense que ça joue dans l'image et dans la manière dont ils perçoivent le lieu.

J : Mais du coup, vous ne vous souciez pas de les inscrire dans une activité, je veux dire au sens administratif ?

S : Exactement. Si on commence à vouloir les inscrire dans un moment pareil, ça n'a pas de sens. Notre objectif c'est de nous mettre devant le Centre, qu'ils nous voient et qu'ils entrent facilement, sans engagement, sans contrainte. Ça doit être le plus simple possible : tu veux juste regarder, prendre un café, pas de problème ; tu veux utiliser la scie ou la perceuse, va voir untel ou untelle, il ou elle t'expliquera le fonctionnement. Dès que je peux renvoyer les jeunes à une responsabilité, je le fais, surtout pour accueillir d'autres jeunes.

J : Du coup, tu es discret.

S : Oui, je regarde ce qui se passe. Je peux intervenir mais je me demande toujours, avant de le faire, s'ils ne peuvent pas le faire eux-mêmes. Car dans tous les projets qu'on mène, on se pose cette limite : ne pas faire à leur place.

J : Et c'est facile ?

S : Pas toujours. Parce qu'on t'a habitué à faire pour eux. Et eux aussi, ils viennent te demander des réponses, sans essayer de chercher par eux-mêmes des solutions. Donc moi, je leur dis souvent : qu'est-ce que tu en penses ? Ou alors : essayez d'en parler ensemble et on en reparle ensuite, ou bien : tu peux aller voir untel, il a déjà des infos. S'ils sont allés au bout de ce qu'ils pouvaient faire, alors je peux prendre le relais.



Entrecoupant le récit et les entretiens, des notions sont présentées, qui éclairent quelques-uns des processus en jeu dans les animations présentées ici. Je vous propose de nous intéresser pour commencer à la question de l'auto-détermination, à laquelle Samir travaille, proposant un cadre et une attitude qui y semble profondément favorables.

BESOINS PSYCHOLOGIQUES ET AUTODETERMINATION ²

Deci & Ryan (2002) postulent l'existence de trois besoins psychologiques basiques pour générer chez l'individu le sentiment d'une expérience satisfaisante :

1. **Le besoin de compétence** fait référence à la sensation que peut éprouver l'individu lorsqu'il interagit efficacement avec son environnement et lorsqu'il a l'occasion d'utiliser ses capacités.
 - ⇒ Les activités proposées lors de « l'été des palettes » demandent a minima de la minutie, de la concentration, de la précision; elles permettent par ailleurs d'exploiter des compétences et des savoirs faire spécifiques, chez les novices comme les initiés ;
2. **Le besoin de relation sociale** est lié au fait de se sentir connecté aux autres, d'être attentif à autrui et d'avoir un sentiment d'appartenance à la fois aux autres individus mais aussi à des communautés de personnes. Le besoin de se sentir en relation avec les autres est ici déconnecté de l'obtention de certains bénéfices (...), l'idée est de partager avec d'autres membres un sentiment d'unité.
 - ⇒ Ces activités sont développées par un groupe mixte (des filles, des garçons, des gens d'âges différents, des animateurs, des bénévoles, des habitants), ce qui permet à de nombreuses personnes de s'investir en s'identifiant à des pairs ;
3. Enfin, **L'autonomie est le besoin** psychologique qui pousse l'individu à être à l'origine de son propre comportement, à le réguler lui-même, plutôt que d'être contrôlé par une force ou une pression qu'elle soit externe ou interne. L'autonomie est directement liée au fait d'agir soit par intérêt pour l'activité, soit en vertu des valeurs auxquelles l'individu adhère.
 - ⇒ Samir installe une situation évidente d'autodétermination : il laisse les gens venir sans leur demander quoique ce soit, en leur laissant la liberté de regarder, de prendre un café, de discuter. Une fois installés dans ce contexte où ce sont eux qui se sont approchés, ont poussé la porte, posé des questions, ont pu discuter sans se sentir prisonniers d'une trop longue discussion, où ce sont eux qui ont pu observer sans contrainte et sans contreparties apparentes, tout est alors réuni pour qu'une partie de ces préados, ados ou adultes décident par eux-mêmes de prendre un rabot, une scie circulaire ou un marteau, « juste pour voir », quand bien même le bricolage ne fait pas partie des pratiques pour lesquelles ils ont de l'intérêt.

² Les théories de la motivation - 2e éd, de Fabien Fenouillet : <https://www.lesmotivations.net/spip.php?article42>



LA THEORIE DE L'AUTODETERMINATION ³

Cette théorie propose d'établir un lien étroit entre le niveau de motivation d'un individu et son degré d'autodétermination :

1. **La motivation intrinsèque** est présente lorsqu'une personne pratique une activité pour le plaisir et la satisfaction qu'elle en retire, c'est-à-dire une activité qui se réfère à l'absence de récompenses matérielles ou de contraintes. Cela correspond au niveau le plus important d'autodétermination.
2. **La motivation extrinsèque autodéterminée** implique un choix et une autodétermination même si l'activité n'est pas faite par plaisir, mais pour répondre à certains facteurs sociaux (utilité, sentiment d'appartenance à un groupe, défense de valeurs). L'individu ressent un sentiment de direction et de sens, au lieu de pression et d'obligation dans la pratique de l'activité.
3. **La motivation extrinsèque non autodéterminée** fait référence au fait que l'activité est faite sous la pulsion des pressions externes (récompenses matérielles et sociales) ou pour éviter les conséquences négatives (critiques, punitions, etc.).
4. **L'amotivation** signifie l'absence de motivation intrinsèque et de motivation extrinsèque. l'individu amotivé ne perçoit pas le lien entre ses actions et les conséquences découlant de ses actions

³ Ndinga, P. & Frenette, E. (2010). Élaboration et validation de l'Échelle de motivation à bien réussir un test (ÉMRT). *Mesure et évaluation en éducation*, 33(3), 99–123. doi 10.7202/1024893ar : <https://www.erudit.org/fr/revues/mee/2010-v33-n3-mee01384/1024893ar.pdf>

Lorsque l'on observe ces différentes catégories de motivation, on peut faire l'hypothèse, que c'est bien la seconde qui offre le plus de possibilités d'intervention: la première ne nécessite pas d'action spécifique, si ce n'est rendre possible ce pour quoi les jeunes ont déjà des motivations. La seconde, en revanche, offre du jeu, de la marge de manœuvre car elle rend possible le mouvement vers des pratiques qui ne sont pas, au départ, motivantes pour l'individu mais peuvent le devenir. Ainsi on peut considérer que le groupe initial qui s'engage avec Samir dans l'activité de l'été le fait avec une motivation intrinsèque et que la plupart de ceux qui vont les rejoindre disposeront davantage d'une motivation extrinsèque autodéterminée. Le travail de l'animateur consiste donc à aménager une situation qui rende favorable le déploiement de ce second niveau de motivation, ce qui passe – comme nous allons le voir - par un ensemble de pratiques, de postures, de dispositions et de disponibilités spécifiques.

CE QUI SE JOUE DU COTE DES ANIMATEURS

Le dispositif

→ Un atelier bricolage de meubles à base de palettes avec intervenant technique

Les dispositions collectives

→ L'atelier de l'été a pour enjeu d'agréger de nouveaux publics et se doit d'être le plus visible, le plus audible et le plus accessible : il se situe dans la cour devant le centre et des habitants passeront devant ;

- Nous éviterons d'inviter les gens qui passent ou qui marquent un simple temps d'arrêt à nous rejoindre ; si nous le faisons, c'est parce qu'ils ont manifesté un intérêt prononcé et qu'ils semblent ne pas oser aller plus loin ;
- Aucune inscription n'est nécessaire ni même le fait de décliner son identité ;
- Cela ne doit pas nous empêcher d'être accueillant pour autant;
- Il est possible et souhaitable de permettre aux participants de « ne rien faire » en termes d'activités : discuter, boire un café, écouter de la musique ... ;
- Pas de contrat moral explicite lié à l'activité (aller jusqu'au bout, s'engager,...) ;
- Autant que possible, les participants sont responsables de l'activité : les plus expérimentés accueillent les nouveaux et accompagnent les novices ;
- Les animateurs doivent donc adopter un comportement et un discours en conséquence : ne pas « encadrer l'activité » mais faire en sorte qu'elle le soit, ce qui suppose qu'ils doivent pouvoir trouver des relais et stimuler certains participants pour qu'ils prennent certains rôles ;
- Possibilités donc de manier les outils seuls après échange avec l'animateur technique ou des participants aguerris.

Les disponibilités individuelles

➔ Accepter de ne pas savoir comment les choses vont se dérouler, pouvoir agir dans l'incertitude et avoir confiance a priori dans ce qui va se passer

- Pouvoir accepter de jouer un rôle essentiel mais finalement périphérique : ce sont les jeunes et le public qui vont devenir les principaux acteurs et animateurs du dispositif ;
- Savoir privilégier le vécu sur le prévu : pouvoir se mettre en retrait ou en action selon les circonstances ;
- Aptitude à évoluer dans un entre-deux, s'investir dans l'activité et dans le groupe tout en gardant de l'extériorité : être dans le plaisir, dans la complicité avec un collègue, des jeunes ou un bénévole et rester alerte, conscient de ce qui se passe ;
- Etre observateur, soit pour intervenir, soit pour collecter des informations utiles et potentiellement exploitables concernant le groupe et les individus ;
- Avoir confiance dans la capacité des jeunes à prendre des initiatives, des responsabilités, des risques ;

PASSER DOUCEMENT DE L'ENCADREMENT A LA RESPONSABILISATION

Prenons maintenant les choses sous un angle différent, en nous intéressant à ce que peut nous dire Mathis, un des jeunes qui fréquentent les lieux. Il a fait partie du projet « palettes » et s'est mis à fréquenter le Centre pour ses autres activités. Dans cet entretien, il nous parle du fonctionnement, de la posture des adultes mais également des différentes activités.

LES ACTIVITES CLASSIQUES - ENTRETIEN AVEC MATHIS

Jérôme : Par rapport à ton vécu, tu vois une grande différence entre les accueils de loisirs en général et le centre de Martignas ? Je m'intéresse pas mal à ce passage délicat entre le centre de loisirs et l'accueil jeune.

Mathis : Je dirais la liberté et le choix des activités.

J. : La liberté, ça veut dire quoi ?

M. : Pouvoir circuler, rentrer à n'importe quel moment, enfin pas à 3h du mat le soir non, mais en fonction des horaires donnés ici, pouvoir rentrer à n'importe quelle heure et pouvoir repartir et même pouvoir s'arrêter deux secondes, boire un coup et pouvoir repartir tout de suite. Oui je trouve que c'est bien. Et, par rapport au choix des activités au centre aéré, je dirais qu'on choisissait un peu, mais c'était principalement imposé alors qu'ici c'est nous qui développons les activités, qui choisissons et puis après elles sont validées ou non.

J. : C'est vous qui faites le programme ?

M. : C'est nous qui faisons le programme, on se débrouille.

J. : « On se débrouille » ça veut dire quoi concrètement ?

M. : En fait on se donne des temps d'horaires parmi les accueils qu'on a : le vendredi de 17h à 19h et le samedi de 14h à 17h et on se dit ben aujourd'hui, au lieu de faire jeux vidéo, on prépare des sorties. De temps en temps, on fait des vacances, des sorties, donc on choisit un thème, ce qu'on compte faire. Après plusieurs choix qui ont été donnés, des jours ou des semaines à l'avance (Laser Game, Paintball ou Aqualand...), on fait un vote pour en choisir une et à partir de ça on cherche, on programme !

J. : Et c'est vous qui cherchez ?

M. : C'est nous qui cherchons oui. C'est nous qui téléphonons, c'est nous qui réservons, c'est nous qui demandons les prix, mais on est quand même encadrés.

J. : Ok il y a de la présence, mais ça veut dire que « se débrouiller », ça veut dire assumer le choix, la réservation ?

M. : Si on choisit et qu'au final c'est pas bien, ben on peut s'en prendre qu'à nous-mêmes vu que c'est nous qui avons choisi.

J. : Et est-ce que vous faites autre chose comme activités, je veux dire autres que ces grosses activités ?

M. : Vous entendez quoi par grosses activités ?

J.: Ah ben Aquapark, Laser Game...

M. : Non bien sûr, au début de toutes vacances scolaires, on organise une soirée jeu vidéo ici. Donc on vient de 19h à 23h, on installe les ordinateurs et on se fait à manger.

J. : Et vous vous faites à manger ?

M. : On se fait à manger oui. Souvent c'est pizza !

J. : D'accord, mais c'est là qu'il y a un côté à la baraque. C'est pas comme à la baraque, mais je veux dire que...

M. : C'est très convivial et familial.

J. : Vous jouez en réseau ?

M. : Alors non. Nous on est toujours aux câbles avec les 20 ou 30 mètres de câbles et normalement la prochaine soirée on devrait la faire entre la salle du fond et la salle du milieu.

J. : D'accord. Et vous êtes combien ?

M. : On doit avoir 12 ordinateurs, plus les personnes qui ramènent leur ordinateur. Du coup on doit être vers 15 ou 16 sur notre serveur. Des fois on est même jusqu'à 15-20.

J. : Donc si je comprends bien, là aussi il y a une forme de laisser-faire et c'est vous qui gérez.

M. : On gère l'installation des ordinateurs, on gère les serveurs, on programme et voilà, on est en libre-service.

J. : Avec un animateur ou deux qui tournent pour...

M. : Qui tournent et qui profitent aussi.

J. : Ah, qui profitent aussi ?

M. : Bien sûr, il ne faut pas qu'ils soient juste là pour surveiller, rester dans un coin et réagir seulement quand il y a un problème.

J. : D'accord, tu veux dire que c'est important qu'ils se fassent plaisir.

M. : Qu'ils se fassent plaisir, qu'ils s'intègrent parce que tout le monde sait qu'organiser quelque chose et ne pas pouvoir y participer c'est toujours décevant.

J. : Ce n'est pas pas qu'un détail, ce que tu dis, ça veut dire que Samir, il prend un ordi et, du coup, il a du niveau ?

M. : À l'ordi, il est tout naze donc faut pas trop l'avoir dans son équipe... Mais à la Wii, il est correct.

(À suivre...)

On comprend rapidement, dans l'entretien avec Mathis, ce qui se joue à travers les activités classiquement nommées de « consommation » comme le laser-game, par exemple. Mathis nous indique clairement le travail qui est fait ici, qui est de s'en servir dans un mouvement éducatif : les jeunes discutent, décident ensemble, négocient le budget avec l'institution puis se chargent de réunir un groupe, de faire la publicité de l'activité et de réserver des créneaux.

L'animateur n'est pas là pour faire à la place des jeunes une partie de ce qui doit revenir aux jeunes. Il les renvoie à des responsabilités qu'ils assument. Si minimes qu'ils puissent paraître, les petits pas faits par certains ne le sont pas toujours tant que ça : décider ensemble, présenter ses demandes à l'institution, calculer ou ajuster son budget, téléphoner au prestataire, etc.

Les soirées jeux vidéo représentent également un espace d'apprentissage : installer le matériel, gérer le serveur, faire des opérations de programmation même succinctes, préparer à manger pour tous puis ranger et faire la vaisselle, sont autant de terrains dans lesquels les jeunes prennent en charge leur soirée et ne sont donc pas tant que ça dans la « simple consommation ».

On mesure bien la différence entre ces situations et d'autres dans lesquelles l'animateur préparerait lui-même, ferait la publicité, réserverait, installerait, accueillerait les jeunes, tâches qui reviennent ici à Mathis et son groupe.



Que fait l'animateur alors, par exemple lors d'une de ces soirées vidéo ?

Il joue. Il joue et il observe. Il discute avec ceux qui, éventuellement, « n'y sont pas ». Il joue et il régule si nécessaire, uniquement si nécessaire. Il n'est plus dans l'encadrement de l'activité, il soutient juste les jeunes dans leurs capacités naissantes d'auto-organisation.

Contrairement aux apparences, ce travail n'est pas simple, loin de là et j'aimerais revenir sur ce qu'il peut signifier concrètement, sur la posture qu'il peut demander, à l'aide d'un nouvel échange avec Samir, à propos de sa gestion des nouveaux arrivants

QUAND UN NOUVEAU GROUPE ARRIVE

Samir : À la fin de l'été, je croise en arrivant au Centre trois jeunes qui squattent sur les meubles en palette, des jeunes que ne n'ai jamais vus. Je leur fais : « C'est vous qui avez cassé un des meubles ? » Ils me répondent « Non non, c'est pas nous ! » et je leur dis « Non mais je plaisante... Vous savez qui a fait ça ? Moi je sais toujours pas, c'est des jeunes je crois... Et moi je travaille à côté. Et, vous savez ce qui se passe dans le Centre, ce qu'on y fait ? ».

En fait, beaucoup de jeunes savent où c'est le centre mais absolument pas ce qui s'y passe... On discute un peu et eux me lâchent alors : « Nous, on veut aller en boîte ! ». Moi, je leur renvoie la question : qu'est-ce que vous en pensez ? « En fait, on n'a pas l'âge, on sait bien ». Moi, j'aime bien renvoyer les questions. C'était bref, je n'avais absolument pas le temps.

Ce groupe-là (ils étaient trois), ils sont revenus plus tard dans la journée, ils étaient 11, il y avait même des filles. Je crois qu'ils avaient vu ce qui venait de se passer cet été ou entendu des choses, ça va vite dans les petites communes....J'étais en réunion, je suis quand même sorti, surpris de leur nombre et je leur ai proposé de revenir à 3 heures et demie parce que je serai disponible alors. À 3 heures et demie, ils étaient là.

J'ai d'abord parlé du cadre. « Je vais vous le poser rapidement : l'accueil commence le 6 septembre, etc. ». Mais plutôt que leur dire ce qu'on faisait, je leur présente les lieux et ils rentrent dans le Centre. Ils me demandent s'ils peuvent aller boire. Je leur dis : « Bien sûr ! ». Je leur présente les gens au passage et je leur dis : « Pour boire, c'est ici. » mais je ne les sers pas, je les laisse faire. Ils se servent et ils me demandent où sont les verres, où il faut les ranger, je les laisse faire et je vois comment ils font, s'ils font ou pas n'importe quoi. Je vise d'abord les choses qui ne se remarquent pas.

Je leur fait faire le tour, en parlant des projets, en fonction des lieux : par exemple sur les ordinateurs, les jeux, la caravane aussi qui est tout juste finie. Et je rajoute qu'il y a aussi d'autres jeunes et d'autres gens qui utilisent les lieux. Le vendredi, c'est pour vous. Si vous passez à d'autres moments, on ne sera pas forcément là pour vous mais c'est possible de passer. Je leur dis que là, par exemple, on peut aussi venir écouter de la musique, tout simplement.

Ils me parlent alors de se financer des voyages, je leur dis : « Allez-y doucement on n'est pas obligé de viser tout de suite très haut, venez simplement passer des moments, qu'on apprenne à se connaître. Mais ils insistent : « On peut prendre votre caravane et aller dans Martignas vendre des trucs pour financer notre voyage ? ». Je les laisse poursuivre et ils commencent à proposer : « On peut faire un tournoi de foot avec une buvette, ça peut être bien pour faire un peu d'argent ».

J'hésite un peu mais je leur dit : « Ouais, c'est une bonne idée...? Ils me font : « Super, on peut s'en occuper... ? » Ils sont en mode « tout de suite, on est chauds ! » et je leur laisse la porte ouverte, sans trop m'engager quand même parce que je sais qu'il y a d'autres jeunes qui sont

déjà positionnés sur l'utilisation de la caravane comme sur le foot... Mais après tout, pourquoi ne pas mélanger ces groupes ? Là, avec eux, je sens que si ça se passe bien, je ne vais pas faire grand-chose, c'est eux qui vont faire parce que ceux-là, ils voient tout de suite la dimension concrète. Je les sens bien mais je décide quand même de passer à autre chose parce que je sais aussi que s'ils sont vraiment motivés, ils y reviendront.

Certaines fois, des jeunes me disent « on passe » mais s'ils ne passent pas, je ne vais pas aller les chercher ! Là, il y a quelque chose de naturel dans ce groupe et je sais de toute façon que si tu veux vraiment quelque chose, même si tu es timide, tu reviens.

- Jérôme : En fait, tu ressens le groupe, tu n'as pas de position de principe.

J'ai le souci de la place de chacun, c'est ce qui est compliqué, réussir à définir le rôle de chacun. Je ne le définis pas tout de suite et même parfois je ne définis rien du tout mais c'est quand même une des choses les plus importantes.

Je ne me fixe pas d'objectifs mais je cherche le sens avec eux : à quoi ça peut servir ? Et puis je cherche à ce qu'ils se rendent compte de ce qu'ils font.

Souvent, ils font des choses sans se rendre compte de leurs valeurs et je me sers de pas mal de moments, comme les bilans, pour leur dire ce qu'ils réussissent à faire, pour leur faire prendre conscience de ce qu'ils font.

DE L'ATTENTION FLOTTANTE

Ici je vais tenter d'utiliser – en la détournant – une notion qui est surtout utilisée dans le domaine psychanalytique : celle d'attention ou d'écoute flottante, qui désigne le fait de prêter la même attention à tout ce que disent et font des personnes, sans attacher d'importance particulière ou de préférence à certains détails plus qu'à d'autres.

Samir s'intéresse à la manière dont le groupe peut réagir lorsqu'il les provoque : « C'est vous qui avez cassé un des meubles ? » ou lorsqu'il leur renvoie la question « Que pensez-vous du fait d'aller en boîte ? ». Il observe le comportement anodin de ceux qui visitent le Centre ; enfin, il s'intéresse à leur élan confus pour financer un hypothétique voyage. Il accepte de les laisser parler, même s'il sait que leur proposition est bancal ou qu'elle empiète sur d'autres projets. Il est attentif à une quantité de détails qui lui font dire : « Là, je sens que si ça se passe bien, je ne vais pas faire grand-chose, c'est eux qui vont faire ».

Pour saisir des éléments ou des comportements déterminants sans se laisser emporter par ce qui se dit au premier plan ni s'enfermer dans des principes, l'attention flottante est une manière de penser en situation et d'agréger des informations importantes au milieu de plein d'autres.

UN TRAVAIL MAÏEUTIQUE CONSTANT

« La maïeutique, en philosophie, désigne l'interrogation sur les connaissances ». Socrate, dont la mère était sage-femme parlait de « l'art de faire accoucher les esprits ». De manière concrète, il posait des questions faussement naïves, écoutait et s'arrangeait pour que l'interlocuteur se rende compte de ses manques de précision et de ses contradictions dans ses raisonnements. Les personnes comprenaient ainsi qu'alors qu'elles croyaient savoir, elles ne savaient pas. À l'inverse, il amenait également ses interlocuteurs à se rendre compte qu'ils possédaient des connaissances en les guidant à travers leur réflexion. »⁴

Même modestement, Samir procède systématiquement de cette démarche, son premier réflexe étant, lorsqu'on lui pose une question, de la renvoyer à son interlocuteur : « Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? » Puis si une personne lui répond dans un groupe, il élargit : « Et vous, quels sont vos réponses ? », ou encore « Que pensez-vous de la réponse que X vient de faire ? » Parfois Il va même jusqu'à interroger : « Qui peut avoir une réponse à votre question ? ». Il tente ainsi de se dégager de la position de celui qui a la réponse ou de celui qui a la bonne réponse. Ce faisant, il aide les individus à se positionner d'emblée, c'est-à-dire que la position d'acteur se joue dès les premiers échanges, dès la première discussion. Par ailleurs, dans ce temps où des personnes répondent à leurs propres questions, Samir observe leurs réactions, leurs réflexions et leurs comportements.

Si le principe semble simple à comprendre, il demande en pratique une vraie discipline tant nous sommes poussés, en tant que professionnels et en tant qu'adultes, à croire que notre compétence passe par le fait de détenir les réponses et les solutions.



Socrate (Toge vert bouteille en haut des marches à gauche), animateur au centre social d'Athènes nord.

⁴ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%AFeutique>

On comprend alors le mouvement de fond qui s'opère pour l'animateur : il est sorti de l'encadrement des activités de consommation « courante » (on verra un peu plus loin ce qu'il en est d'activités moins classiques), non pas en les évitant mais en rendant plus important le fait que le groupe de jeunes organise et gère par lui-même ces moments-là. De ce fait, les animations classiques prennent une certaine ampleur en termes d'investissement, de gratification et peuvent avoir valeur éducative. On voit bien ici l'énorme différence qu'il y a entre le fait de brancher une console pour prendre une manette dans un local jeunes lambda et celui d'organiser des soirées jeux en réseau, complètement gérées par le groupe adolescent.

Et ce transfert de la responsabilité d'encadrement vers le groupe de jeunes, qui s'auto-anime donc, laisse du temps et de la place à l'animateur pour faire autre chose.

Mais quoi ?

Il observe.

Il écoute ce qu'on veut lui dire, il entend ce qui se dit.

Il discute.

Il prend le temps alors de parler avec certains de ce qui les préoccupe au plan amical, amoureux, scolaire, familial...

Sa démarche ne l'amène donc pas simplement à faire un travail éducatif via la responsabilisation des jeunes, mais à se servir du temps rendu disponible pour aborder ce qui compte le plus pour des adolescents.

Et c'est à partir de ces nombreuses discussions que Samir sera amené comme nous allons le voir à proposer des soirées régulières pour parler en groupe de certains de ces sujets.

LES ACTIVITES ATYPIQUES - ENTRETIEN AVEC MATHIS

J : D'accord je vois un peu le tableau - vous organisez vos affaires – que ce soit pour des sorties ou des soirées mais, après j'ai entendu parler de soirée Blabla pizza, c'est quoi ?

M : Alors des soirées Blabla pizza on a dû en faire 4 ou 5 depuis le début de l'année et c'est une soirée où on se réunit en fonction des horaires. La dernière fois, c'était 19h-23h. On vient ici en début de soirée c'est plutôt amusement et tout ça... Et à partir de 21h jusqu'à 23h (même si on dépasse très souvent), on parle de sujets, on débat de politique, d'éducation, de relations familiales.

J : Et vous pouvez dépasser sans problème, si ça finit à minuit ce n'est pas grave ?

M : Non, vu qu'après, il y a les parents qui attendent. Donc on ne peut pas trop.

J : D'accord, mais c'est au quart d'heure près, ça ne finit pas à 1 heure du mat', mais ça peut déborder. Pour toi, c'est quoi le thème qui t'a le plus intéressé dans ces soirées-là ? Celui où tu t'es le plus pris au jeu de la discussion ?

M : Je ne sais pas.... Peut-être la relation familiale. La relation école-famille.

J : Et c'est vous qui choisissez les thèmes de nouveau ?

M : Au début, on se lance un thème et on dérive très souvent.

J : Et sur ce truc école-famille, ça se passe comment, c'est juste un débat en groupe ?

M : Alors, on est en groupe, on se raconte nos histoires, nos anecdotes, nos problèmes et on en parle, on donne des conseils.

J : Donc, il y a une première phase où l'on choisit des petites histoires à raconter ?

M : Pour moi, il n'y a pas de phase, ça vient au fil du temps, de la discussion. Parfois Samir nous propose une petite vidéo pour commencer.

J : Et du coup, sur cette histoire relation familiale, t'as l'impression que ça a pu soutenir certains, il y a des trucs pas importants qui se sont lâchés, mais...

M : À mon avis, ça permet à certaines personnes de se libérer, de dire ce qu'ils ressentent sur d'autres choses qu'ils ne pourraient pas dire ailleurs.

J : Donc ça lâche quand même tranquillement du dossier ?

M : Oui, mais on ne le dit pas. Quand on fait des soirées Blabla pizza, on se dit que ce qui est dit à la soirée reste à la soirée.

J : Ah oui, garantie, il faut qu'il y ait cette confiance.

M : On demande cette confiance...

J : Et Samir dans ces soirées, il fait quoi ?

M : Déjà ils sont deux à être là, avec une animatrice. Le plus souvent, c'est nous qui proposons les thèmes mais d'autres fois, c'est eux. Lorsqu'ils ont eu pas mal de discussions ou entendu des trucs à droite à gauche, ils nous proposent un thème. La dernière fois ils nous ont proposé de parler de consentement, personne voyait trop ce que c'était... on avait une idée vite fait mais bon...

J : Et vous voyez mieux maintenant ?

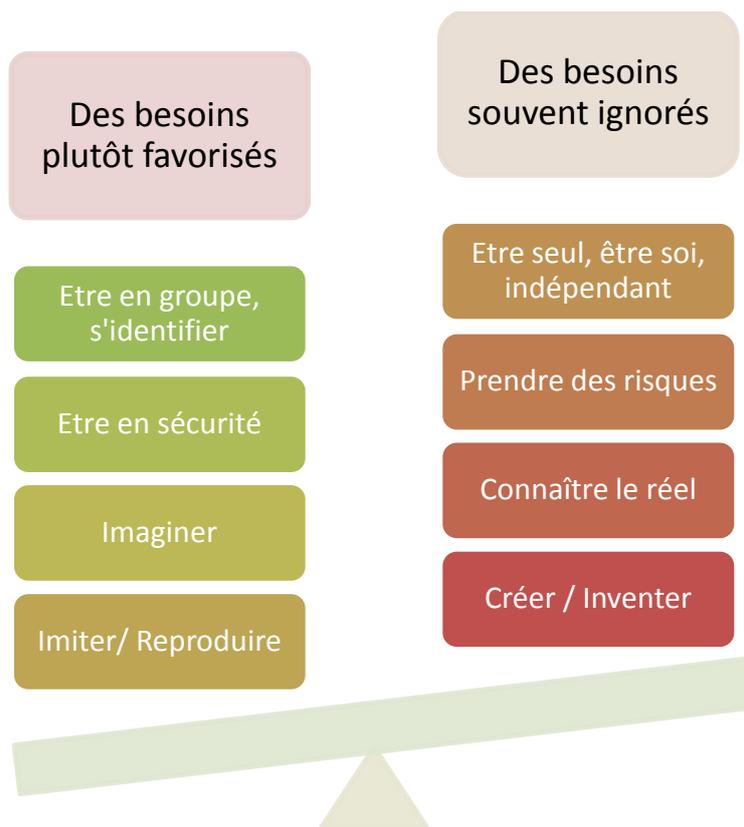
M : Carrément, en fait il a commencé par nous passer une petite vidéo. Il fait souvent ça, même pour nos thèmes à nous, il trouve souvent des vidéos pour le démarrage. Après, sur cette soirée, les filles se sont un peu lâchées... Et je vois bien de quoi il s'agit maintenant.

M : Et pendant la discussion, ils donnent leur avis ?

M : Euh... ça arrive mais surtout, ce qu'ils font, c'est qu'ils proposent à ceux qui flippent de parler de prendre la parole. Et ils calment un peu ceux qui ont tendance à rire un peu des autres.

ÉQUILIBRER LA BALANCE DES BESOINS

Les institutions de socialisation de la jeunesse, que ce soit dans le cadre scolaire ou dans celui des loisirs ont souvent tendance à favoriser la réponse à certains besoins plutôt que d'autres. La proposition faite dans le schéma qui suit est de comprendre que chacun des besoins est en équilibre avec celui qui lui fait face. L'un n'est pas à privilégier sur l'autre mais par contre, la société fait plutôt des choix qui penchent d'un côté et déséquilibrent l'ensemble. On a en effet tendance à davantage privilégier le groupe, la sécurité (celle des enfants, des adultes et de l'institution) et à faire appel à l'imaginaire et aux logiques d'imitation.



Avec ces soirées Bla-Bla Pizza, les animateurs de Martignas permettent aux jeunes de témoigner de ce qu'ils vivent individuellement, donc de se singulariser face au groupe. Cela représente une prise de risque sociale et affective – on peut laisser ses émotions déborder – mais constitue une tentative de se frotter aux réalités : qu'elles soient psychologiques, sociales ou politiques.

Les animateurs, comme les jeunes, essaient enfin de construire un dispositif à tâtons, de trouver une formule qui fonctionne, sans s'inspirer d'un modèle préexistant.

Il s'agit donc bien d'un projet qui s'inscrit dans la partie minoritaire de la balance des besoins, un projet qui tente d'équilibrer davantage les différents aspects de la relation éducative.

Face à des épreuves, il existe deux grandes tendances en termes de psychologie :

1. Soit on élabore, c'est-à-dire qu'on trouve un moyen de « faire sortir » ce qui nous arrive, d'en faire quelque chose (a minima pleurer), sinon parler nos problèmes et, au mieux, s'en servir pour comprendre, apprendre et dépasser nos difficultés. Dans certains cas, on peut s'en servir comme matière artistique, dans des ateliers d'écriture par exemple.

2. Soit on « incorpore » sa difficulté et les douleurs qui vont avec et, telle de la poussière qu'on mettrait sous le tapis, on masque, on « ravale » sa douleur et on essaie d'oublier. Cette option est de tendance plus masculine que féminine.

Les soirées « Blabla pizzas » sont une manière d'élaborer à partir du vécu des jeunes. Elles ne représentent pas un idéal en termes d'animation mais leur présence (ou celle de n'importe quelles formes qui permettrait ce genre de dialogue) semble en revanche essentielle dans la relation éducative.

Elles peuvent constituer un de ces espaces tiers qui permettent, sans constituer une démarche trop engageante, de faire circuler les émotions en prenant appui à la fois sur des pairs et sur des adultes.

Pour finir ce portrait de l'accueil jeune, je souhaiterais maintenant aborder une partie du travail que Samir engage de manière régulière dans les espaces publics de sa commune. Nous avons vu dans une première partie le travail réalisé sur l'auto-détermination, qui consiste à « laisser venir » le public en s'installant à l'extérieur. En équilibre avec cette manière spécifique d'investir l'espace public, on trouve une autre démarche : celle qui consiste à se déplacer sur les lieux de socialisation autonomes de la jeunesse tels les city-stades par exemple.

- Samedi, je devais faire l'ouverture d'une activité du centre. Et je suis passé à la maison de retraite pour voir une activité que proposait l'ancien président du centre. Entre deux, je suis parti me balader dans Martignas. Et je passe au City stade, pour voir ce qui se passe. Je me baladais en minibus. Par réflexe, j'emmène toujours des enceintes et un ballon, un ballon de foot. Il y avait un groupe mais de loin, ça donnait pas envie d'aller les voir ces jeunes. Arrivé au terrain, je leur demande s'ils ont une pompe pour regonfler le ballon. « Non, mais on n'habite pas loin, on peut voir, ils le disent ».
- Et juste avant que tu continues, pourquoi il ne faisait pas envie ce groupe ?
- Le mode vestimentaire, le style de groupe... Comme me disait un jour un des jeunes ; « À trois ça va, à quatre ou plus, on est une bande de cons ! » Bref, ils ne donnent pas envie. Ils sont entre eux, on sent qu'on va déranger.
- C'était que des mecs ?
- Oui.
- Et ils étaient combien ?
- Quand je les ai aperçus au début de mon tour en minibus, ils étaient une quinzaine.
- Ah ouais...
- Et quand j'y suis allé, ils étaient 9-10.
- Et ils faisaient quoi, ils tapaient le foot ?
- Non ils étaient assis, posés, ils avaient un ballon. Et là ils me disent : « Mais en fait nous on a un ballon ! » Et là je commence moi à jouer, seul, avec leur ballon et puis ils sont venus jouer. Il y en a un que je connaissais, de loin, au collège, alors qu'il avait été exclu. Et on en accueille de ceux-là, au Centre, mais quand ils viennent, on leur dit qu'on n'est pas là pour juger.
- Vous avez juste tapé le foot ?
- Non, j'avais l'enceinte et je leur demande : « Ça ne vous dérange pas si je mets un peu de musique ? » Et je leur demande ce qu'ils écoutent comme musique. Là ils me disent : « Il y a cet album-là qui est sorti... ». Je leur demande de me faire écouter. Là ça s'installe tout doucement.

- T’as toujours pas dit qui tu étais ?
- Non, je ne le dis pas tout de suite. Je suis quelqu’un comme tout le monde, juste un gars plus vieux qu’eux. Je suis, entre guillemets, un adulte, qui vient jouer avec des jeunes. Pourquoi pas ? Il y en a d’autres... Bref, l’échange a commencé à s’installer.
- Tu es resté une heure avec eux ?
- Un peu plus. Sachant que voilà, ils étaient entre eux et puis à un moment, je leur ai parlé de ce que je faisais mais je n’ai pas parlé du Centre tout de suite, juste de ce que, moi, je faisais avec ce type de public.
- T’as fait sobre.
- Voilà, je leur ai dit que je faisais un « accueil jeunes » et leur ai demandé s’ils savaient ce que c’était un accueil jeunes. Il y en a qui savaient, d’autres qui ne savaient pas. Donc du coup je leur renvoie : « Est-ce que tu peux expliquer à tes copains, ce sera plus simple avec tes mots » ... Et après je complète en disant : « Voilà , c’est ça, mais il y a aussi autre chose... sachant que c’est des jeunes de Martignas et d’une commune voisine où il y a un accueil jeunes mais qui ne fonctionne pas pareil.
- Ça ne fonctionne pas pareil ou ça ne fonctionne pas...
- Je n’sais pas. En tout cas, c’est un endroit où certains de ce groupe ont été refusés. Il y a justement un des jeunes qui a dit : « Tu vois, l’accueil jeunes c’est cet endroit, je ne sais plus le nom, où on ne peut pas aller. » Après, je ne sais pas si ça fonctionne ou pas. Mais du coup, moi je leur ai dit que je ne fonctionnais pas pareil, que « c’est vous qui proposez et on voit ensemble ce qu’on peut faire ». Je leur donne juste des exemples de ce qui a été fait et de ce qui n’a pas été fait. Après, c’est à vous de voir qu’est-ce qu’on fait et qu’est-ce qu’on fait pas.
- Donc là tu as fait de la communication directe. Et ce n’était pas programmé.
- Ces jeunes, surtout en échangeant, on voit qu’ils se débrouillent. Y’en a qui sont en alternance, y’en même qui travaillent avec leurs parents sur la commune et pourtant ils ont cette étiquette de...
- En fait t’as eu le temps de discuter de ça avec eux.
- Je leur ai dit tout de suite : « On n’est pas un outil de prévention de la commune, on n’e »st pas médiateurs, nous on n’est pas comme ça. Moi en tout cas, je ne suis pas comme ça parce que... Du coup, je leur présente la structure mais aussi je leur dis : « Il y a la structure mais il y a moi. Je fais partie de la structure mais j’ai aussi ma façon de faire. On est tous différent mais chacun sa façon de penser.
- Tu as fait une approche avec un double prétexte – le ballon, le son – derrière, t’as tapé un peu la balle, t’as dit qui tu étais en disant ta manière de travailler et ensuite la discussion a dérivé sur eux, sur ce qu’ils faisaient...

- C’est dans l’échange en fait. Je me fixe pas d’objectif trop ambitieux mais dans ma tête je sais que l’idée c’est juste d’identifier quel type de publics, quels jeunes j’. La manière, c’est comme dans la vie en fait, c’est-à-dire que je m’adapte en fonction des retours : il y en a qui ont souhaité parler de leur vie, j’ai vu ceux qui ne souhaitaient pas, j’ai remarqué celui qui était plus à l’écart, celui qui était plus avec son téléphone...
- Ils étaient défoncés ?
- Non. Par contre, ils m’ont parlé de ça, forcément. Je leur ai dit que moi je juge pas. Mais dans le cadre, peu importe ce que tu fais ailleurs, moi je demande le respect. Ils disent : « Nous on fume, nous ont fait ça. On peut pas faire ça au Centre ». Je leur réponds : « Bah non, tu peux pas faire ça au Centre mais, si tu fais ça à côté et que tu viens, moi, que tu aies... Si tu peux respecter le cadre, y’a pas de problème. Tu fais ce que tu veux à côté, mais une fois que tu viens avec nous – tu fais le choix de venir, on t’oblige pas – tu dois respecter le cadre.» Tout simplement.
- Ils sont allés voir de ce côté-là comment tu réagissais.
- Oui parce que du coup, pendant l’échange, c’était ça : « Nous on fait des soirées... ». Moi j’ai présenté d’autres choses : « Une fois, on est allé au laser game mais ce n’est pas moi tout seul qui avait préparé la sortie. On l’avait préparée ensemble. » Je réexplique tout le temps c’est quoi « ensemble ? Ce n’est pas sûr que ça va être faisable mais c’est toujours ensemble. Il y en a qui font des soirées « jeux en réseau », donc, soirée, donc alcool, lalalala...
- Et c’est parti là-dessus...
- Oui et du coup j’ai enclenché avec la caravane parce que l’idée, c’est de parler de ce qui existe, de ce qu’on a fait, de ce qu’on n’a pas fait, de ce qui a marché, de ce qui n’a pas marché et aussi de ce qui est en cours. Y’a la caravane, y’a la buvette. Je leur ai expliqué l’idée de la caravane, d’où c’est venu... Tout ça dans l’échange spontané. Oui il y a les jeunes qui ont demandé d’avoir un bar. Ça n’est pas possible. Donc on a réfléchi autrement. Je m’appuie sur les exemples pour que ça lance leur réflexion. Donc ok, alors on peut faire ci, on peut faire ça. Oui, mais il faut être présent, c’est pas juste parler pour parler.

Après on est partis sur un autre sujet, sur la rénovation du City-stade. Je leur dis : « Moi je suis là pour vous accompagner sur ce qui va, sur ce qui n’va pas et ça veut pas dire que j’aurai les réponses. Mais échanger, c’est déjà beaucoup. Si vous avez quelque chose, on peut commencer et là : « On peut commencer par refaire le terrain ». « Ok mais on va pas le faire à votre place. Nous on peut vous aider pour écrire un courrier à la ville, même pour vous accompagner à un rendez-vous. « Nous demander ça, c’est pas possible ! »

Du coup, je me suis appuyé sur ce qui avait été fait, le premier festival qui est devenu le Festival de l’effet papillon⁵. Ça s’est agrandi mais ça ne s’est pas fait tout de suite. « Mais on peut vous accompagner pour essayer d’améliorer les choses mais rien n’est sûr. » On sait ce qu’on fait, c’est posé, j’essaie d’être le plus clair possible. Et là on est au-delà du projet, d’une sortie... Ça, c’était avec le premier groupe.

⁵ Festival créé dans la commune par des jeunes ayant été accompagnées par le centre social.

- Parce qu’il y en a eu d’autres, le même jour ?
- Oui. Parce que du coup, là, je me suis dit « Bon, ça y est, je ne vais pas non plus « trop rester ». Il vaut mieux que ça soit moi qui quitte le périmètre plutôt que ce soit eux qui se disent : « Bon on en a marre de rester avec toi ».
- Savoir partir au bon moment...
- Oui. Parce que je voyais qu’ils avaient envie de savoir plus de choses. Le mieux, ce serait qu’ils me disent, « Est-ce qu’on se revoit plus tard » ou « Tu pars déjà ? ». Là, j’ai senti qu’il fallait partir maintenant.
- On essaie de ne pas être trop lourd, de ne pas peser et on joue sur le désir...
- Ouais, quand je pars il y a des potes qui les appellent et qui leur proposent l’apéro alors moi je leur dis : « Oh là, vous commencez tôt l’apéro ! » Petit moment de prévention. « Je juge pas mais je vous le dis quand même, rien que ça.» Mais rien que ça, cette idée de quelqu’un qui pense à moi, qui sait que je dois m’amuser mais... On fait quand même attention à moi.

CREER UN MILIEU EDUCATIF OUVERT

Dans une de ses conférences, Laurent Ott⁶, pédagogue, éducateur et chercheur en travail social, éclaire de manière assez limpide « ce à quoi joue » Samir et l’équipe du centre social. Lors de cette intervention, il explique la nécessité de créer des proximités nouvelles auprès des habitants, au regard de l’évolution du contexte social : dans une période où l’école comme le monde du travail ne tiennent largement plus leurs promesses d’intégration sociale, où la famille elle-même ne semble plus garantir une sécurité affective et où le voisinage est souvent davantage source de conflit que de soutien, les jeunes comme bon nombre d’adultes vont privilégier le repli sur un groupe d’appartenance restreint. Les institutions qui fabriquaient du collectif, de la proximité, de la communauté, du soutien sont en crises. Ces évolutions mènent à des formes d’auto-exclusion de la vie sociale et redéfinissent alors ce qu’on peut attendre du professionnel de l’action sociale : une capacité à créer des contextes dans lesquels les gens peuvent constituer une communauté, même brève, des moments pour croire de nouveau au collectif et à la vie collective.

S’il semble urgent de recréer différemment du collectif, il faut pour cela déjouer la méfiance générale à l’égard des institutions. C’est pour ces raisons que nous ne pouvons plus demander aux jeunes (comme aux adultes) de venir dans les structures pour participer aux programmes que nous leur proposons. Il semble vital que ce soit les institutions qui puissent travailler à créer de nouvelles proximités, en s’adaptant davantage aux publics, en allant à leur devant, en faisant le premier pas et même parfois le second, en cherchant à créer un nouveau « milieu éducatif ouvert ».

6 « Accueillir ou rejoindre : Considérations de proximité sur la distance professionnelle », Conférence de Laurent Ott, philosophe, formateur, chercheur en travail social, donnée à Lausanne le jeudi 23 mai 2013 à l’aula du collège du Belvédère. <https://www.youtube.com/watch?v=9vhvclgcRWE>

La possibilité pour un animateur de se déplacer sur le terrain des jeunes, c'est-à-dire en se risquant sur leurs propres espaces de rassemblement, de s'y installer temporairement pour créer des échanges informels, avec l'obligation d'être dans « la justesse », participe d'un mouvement pour créer ces proximités relationnelles, qui se jouent sur plusieurs plans :

- ⇒ Une proximité géographique : aller là où sont les jeunes, là où ils vivent physiquement, plutôt que les attendre ;
- ⇒ Une proximité culturelle : il s'agit de s'intéresser à la culture des publics, aussi bien à leurs goûts culturels qu'à leur vision du monde, pour en faire un matériau d'échange ;
- ⇒ Une proximité politique : il s'agit ici de s'intéresser aux conditions de vie affectives, matérielles, sociales, des jeunes ;
- ⇒ Une proximité affective : comment créer des simplicités relationnelles comme manger, jouer, rire ensemble... ?

En s'opposant au concept de distance professionnelle qui, selon lui, sert le plus souvent à protéger l'institution de questions qu'elles ne se sent plus capables de prendre en charge, Laurent Ott propose d'adopter une « attitude authentique et affective » (concept emprunté à Stanislas Tomkiewicz), qui suppose d'accepter ses émotions et son affection pour le public. Il ne s'agit pas de se faire déborder par ses émotions mais de ne pas les nier, les enfouir ou les mettre à distance : il faut faire avec elles, au service de l'autre.

C'est peut-être au prix de ces efforts pour créer de nouveaux espaces de rencontres, de nouvelles formes de proximités, que « l'institution centre social » peut éventuellement constituer un des rares endroits dans lequel on trouve des adultes pour qui les jeunes ont le sentiment « de compter », des adultes sur lesquels par ailleurs « ils peuvent compter »⁷.

Dans l'exemple de cet entretien mené par Samir, celui-ci se permet, à la fin de l'échange, une petite taquinerie sur l'apéro qui constitue selon lui une marque d'attention. Posée de manière lourde et en première intention, cette remarque serait totalement déplacée. Mais à la fin de l'échange, après ce qui s'est dit et ressenti, elle devient pertinente et engage cette relation d'attention et d'affection de l'adulte vers le jeune, qui suggère que ces jeunes, aux yeux de Samir, comptent suffisamment pour qu'il ait envie de les taquiner.

7 Expressions empruntées à Serge Paugam - L'Intégration inégale. Force, fragilité et rupture des liens sociaux. Serge Paugam (dir) PUF, 2014

ET LA CARAVANE ?

Le lecteur se sera probablement demandé, à divers endroits du document, ce que pouvait bien être le projet caravane évoqué à plusieurs reprises sans jamais être vraiment expliqué. Suite à « l'été des palettes » se pose la question de les donner l'année suivante, de poursuivre ce chantier qui a été une vraie réussite. Par ailleurs, certains jeunes aimeraient avoir un espace à eux, un local dédié. Ils sont accompagnés dans cette demande par le Centre mais la Mairie donne une fin de non-recevoir. L'idée naît alors de se servir d'une caravane comme d'un local mobile. Une caravane est donc rénovée et réaménagée durant l'été 2018. L'idée est de s'en servir pour se déplacer en différents points de la ville afin d'installer une ambiance : percussions au bord de l'eau, jeux de société sur la place, etc. Elle n'est donc pas à proprement un local jeune, mais une sorte d'extension de l'accueil jeune qui circule hors les murs, animée par le collectif d'adolescents lui-même.

Cette caravane sera aussi une buvette mobile qui circulera lors de ces animations et accompagnera des événements sportifs, des marchés, des brocantes, une buvette tenue aussi par les jeunes, servant à financer leur projet et à faire connaître le Centre. Le chantier « cartonne », pour le dire simplement.



Mais une nuit, la caravane qui stationne à l'extérieur du centre va être détruite et le groupe de jeunes qui l'a rénovée ne voudra plus en entendre parler. Voir détruit le fruit de plusieurs mois de travail, ça énerve. Toujours.

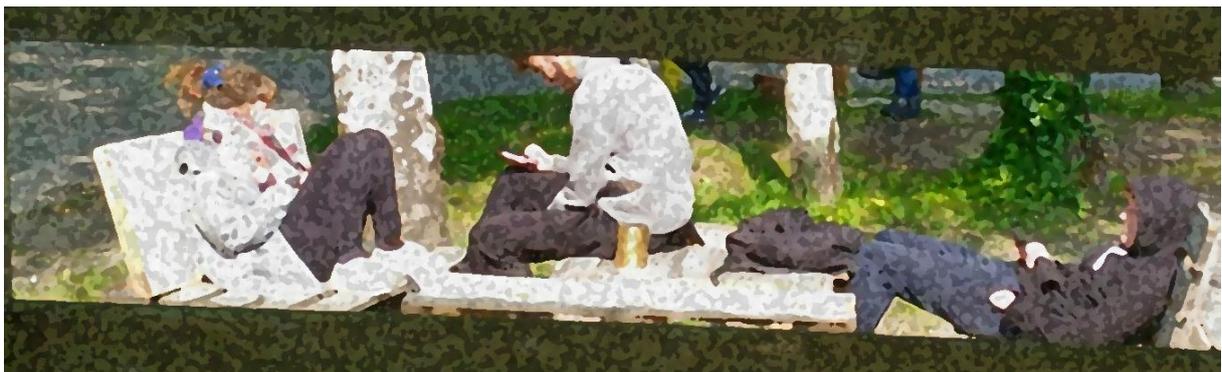
Samir n'a pas apprécié non plus et comme je l'interroge, il me livre son sentiment :

« C'est peut-être nous qui avons manqué une étape, quelque chose. Il y avait déjà eu des problèmes de dégradation avec le salon et on n'a peut-être pas bien saisi la demande. On a réparé, bon. D'autres fois, les meubles ont été déplacés le soir ou la nuit. J'ai eu des discussions avec ceux qui faisaient ça. Ils ont remis les choses en place, une fois. Une autre, ils ont fait des petits tas avec leurs mégots et me l'on fait remarquer, comme pour que je les félicite, alors qu'il y a une poubelle à deux mètres !

Est-ce qu'on réagit assez rapidement pour aller vers ce public-là, celui qui fréquente le salon en palettes le soir ou la nuit ? De fait, on ne peut pas les ignorer. C'est en dehors des âges de l'accueil jeunes, c'est en dehors des horaires mais ça ne peut pas être en dehors de notre travail. Ils tournent, ils sont là le soir mais certains commencent à venir l'après-midi. Je ne sais pas si ce sont ceux-là qui ont détruit la caravane et d'ailleurs peu importe. Je me rends juste compte qu'on se voit de plus en plus. Ils sont même venus fumer un pétard l'autre après-midi et je me dis que là, il y a recherche d'un contact, d'une limite. On ne peut pas dire que c'est une demande, c'est sûr. Mais c'est une manière de chercher le contact.

Il faut que je prenne le temps de les rencontrer, surtout que ce lieu commence à être utilisé par plein de gens. C'est en train de devenir un espace commun, très utilisé parce qu'on est en face de l'école et à l'arrière du Centre, du coup un endroit connecté et un peu caché en même temps. Tout le monde s'y retrouve : les jeunes de l'accueil, les parents et les enfants de l'école, les salariés du Centre et eux.

C'est pour ça que je me dis que pour la caravane, l'avoir laissée comme ça à l'extérieur, à côté du salon, on n'a peut-être été un peu naïfs.



- Tu t'en veux ?

Non. Je suis juste déçu pour les autres jeunes parce que pour eux, c'est pas facile à accepter. Mais pour moi, ça fait partie du travail ! Là je suis juste en train d'apprendre le métier, tout simplement. C'est pas le plus facile mais ça fait partie des leçons qui doivent te faire avancer. On a fait une erreur quelque part mais j'ai la chance d'avoir une direction, une équipe avec qui on est bien d'accord. Ce qui se passe, en bien ou en mal, ça doit toujours nous aider à réfléchir, à avancer. Dans tous les projets de ce type, dès qu'il y a accès directs aux espaces

extérieurs, il y a de la dégradation, du détournement et si on commence à s'arrêter là, c'est qu'on n'a pas compris le métier. Il faut faire autre chose.

- Et du coup, c'est quoi la suite ?

Le salon en palettes existe, on va continuer de le faire vivre et de s'en servir comme point de contact avec les 18-25, pour voir ce qu'on pourrait faire ensemble. Peut-être que c'est avec eux qu'il faut reconstruire la caravane ? Ou pas. Le vrai chantier à inventer en tout cas, c'est celui-là. Les ados eux continuent leur vie, il y a pas mal de projets autour des jeux de plateaux et une petite équipe commence à pas mal bosser là-dessus et à fabriquer leurs propres jeux. Il y a les soirées que tu connais aussi. Sinon, nos jeunes de 16-17ans, je me demande si je ne devrais pas les pousser dehors.

- C'est-à-dire ?

Je me demande si des fois il ne faudrait pas fermer le Centre volontairement et les mettre un peu en difficulté pour qu'ils réfléchissent à la suite, à ce qui pourrait se passer à l'extérieur, sans nous. Un jour où je n'étais pas dispo parce qu'on ne s'était pas compris avec un bénévole, le Centre était fermé. Ils m'ont bombardé de textos. Là je me suis dit : il faut qu'ils soient plus autonomes, qu'ils commencent à décrocher, c'est le moment pour eux. C'est ce qui s'est passé avec ceux qui ont fait leur association et créé leur festival. On ne peut pas leur laisser le Centre, il faut donc penser autrement, trouver avec eux. Si on a « récupéré » les ados, je pense qu'on n'a pas encore bien pensé leur départ. Il y a un truc à faire là-dessus.

UNE ENQUETE PERMANENTE

Le travail d'animation tel que présenté ici, se veut donc une investigation par tâtonnements expérimentaux : on observe des situations, des lieux, des configurations, des usages puis on s'interroge et on imagine comment améliorer les choses. Lorsqu'on expérimente, on se retrouve à valider ou invalider par la pratique les hypothèses qu'on avait faites : est-ce que je déclenche ce que je croyais déclencher ? Si non, est-ce que je me suis trompé quant aux termes de comportements ou d'attentes ? Est-ce que j'ai sous-estimé quelque chose ? Est-ce que l'outil et la posture sont adaptés ? Si ma proposition « fonctionne », nécessite-t-elle une régulation, un ajustement ? Dans tous les cas, ce que je vis avec les gens et ce que j'observe en termes de comportements permet-il de faire de nouvelles hypothèses d'actions ? Comment cela permet-il de faire évoluer la première expérience ?

Avec cet aller-retour constant entre hypothèses pratiques et expérimentations, dans un processus de tâtonnements et de corrections, par jeu d'essais, d'erreurs et de recommencements, on se retrouve dans une posture d'animateur-chercheur – dans la mesure où l'on tente d'appliquer à l'animation les approches expérimentales utilisées dans les sciences expérimentales.

ETES-VOUS PRETS ?

Je voudrais, pour finir, adresser un mot au lecteur qui s'interroge sur sa propre pratique ou sur d'éventuels écarts entre ce qui se joue dans sa structure et ce qui est décrit au long de ces pages. Je tiens d'abord à rappeler que le travail de Samir est le résultat d'une longue histoire, celle d'une structure qui a mis les adolescents au centre de son projet, avec un certain nombre de réussites mais aussi beaucoup de ratés et de tentatives maladroites. Je présente ici un fruit mûr et sucré mais certaines récoltes furent amères. Il a fallu que l'arbre grandisse.

Tout n'a pas toujours été simple. Il y eut des essais, des erreurs, qui ont été transformées en informations et non vécus comme des échecs. Et puis il a fallu recommencer.

Peut-être avez-vous déjà cultivé, sans toujours les nommer de cette manière, une bonne partie des postures et des démarches défendues ici ? J'espère alors que ce document renforcera davantage encore vos convictions et vous permettra de disposer d'un outil supplémentaire pour convaincre certains de la pertinence de vos efforts. Et pour les poursuivre, évidemment.

Peut-être en êtes-vous simplement au moment de planter des graines ? Si vous en êtes là, si vous vous sentez prêts, même sans être sûrs de vous, si vous croyez en vos collègues en vos alliés, alors j'espère que ce document sera encourageant, stimulant, inspirant. Peut-être pourriez-vous, pour commencer, faire un stage de quelques jours à Martignas ou bien encore vous rapprocher d'autres structures, géographiquement plus proches, qui sont elles aussi à l'heure des belles récoltes ?